

PAUL THOMINES

Paul THOMINES



PAUL THOMINES

Je suis né le 29 décembre 1930. Mon père était Portais mais ma mère était de Bayeux. Mon père a toujours été boulanger. C'est lui qui a créé la boulangerie. Et puis après, en 65, j'ai pris la boulangerie. Quand je suis né, mes parents habitaient au-dessus de la boulangerie. Le père de mon père était pêcheur, mais lui n'a pas fait pêcheur parce qu'il était malade en mer. Ils étaient neuf. Il y a eu trois filles et six gars, tous matelots.

J'ai une sœur plus jeune que moi. Mes parents étaient divorcés et ils tenaient la boulangerie alors on a été élevés chez les grands parents. On est repartis à la boulangerie en... peut-être en 41. Mes grands-parents habitaient rue du phare. Les grands-parents maternels étaient à Bayeux. Chez les grands parents, à Port, il y avait deux pièces. Il y avait la cuisine, la chambre et puis le cellier. On pouvait être cinq ou six. Comme leurs derniers enfants, Yaya (Yolande) et Riton (Henri), étaient restés, j'ai été élevé avec eux. Mais autrement, tous les autres étaient mariés, ils étaient partis. Mettons que j'étais chez mes grands-parents de cinq ans jusqu'à onze ans.

Je triais les tickets

Quand je revenais de l'école, on avait des petits boulots. Je donnais la main un peu, je triais les tickets de rationnement. Si je n'avais pas trié les tickets je n'allais pas jouer. Alors je m'asseyais à la caisse, j'ouvrais le tiroir, puis je triais les tickets.

Le jeudi, si je n'étais pas puni, je pouvais aller jouer. Quelques fois, quand j'étais plus vieux, je sciais du bois pour le four. Il y avait un appareil à mazout mais, pendant la guerre, il n'y avait pas de mazout. C'était les fagots ou le bois.

Je me rappelle des deux derniers



J'ai une sœur plus jeune que moi



Je triais les tickets



Mes grands-parents habitaient rue du phare

PAUL THOMINES

maîtres d'école. Il y avait M. *Jean*, le directeur et sa femme. Il y avait M. *Flahaut*, je crois, qui était dans la troisième classe. Après je crois qu'il y a eu sa femme car son mari est parti à la guerre. L'école, elle a fini au mois de mai parce qu'ils sentaient sûrement le Débarquement, je n'en sais rien. Il n'y a que ceux du Certificat qui ont été à l'école jusqu'à la fin,

Pendant l'occupation Allemande, on allait encore à l'école

pour passer leur Certificat à Ryes. Pendant tout le temps de l'occupation allemande on allait encore à l'école. Et puis il y a eu le débarquement, le 6 juin.
Les filles étaient dans les classes de Mlles *Lamy*. Nous, on n'était pas mélangé. On aurait bien voulu. Tous les gars de mon âge étaient dans la même classe, on était copain. Ça n'allait pas toujours comme il faut. On faisait un jeu, l'autre le détruisait. Après, nous on re-détruisait le sien et on reprenait le commandement, ainsi de suite.
On jouait à l'épervier, à la balle.
On allait au catéchisme le mercredi après l'école. C'était le chanoine *Bernard*. Il n'était pas si facile que ça. Quand ça allait bien, ça allait bien mais quand il était colère... L'abbé *Leroy* était plus souple. Mais moi je ne l'ai pas eu. Il était plus diplomate.





Le jeudi, si je n'étais pas puni, je pouvais aller jouer





Paul Thomines

Après le Débarquement, je voulais embarquer comme matelot, comme mousse, quoi. Chez nous, ils n'ont pas voulu parce qu'après le Débarquement il y avait beaucoup de bateaux qui sautaient sur les mines. Alors il a fallu que je choisisse entre pâtissier ou boucher. Boucher ça ne me disait rien du tout. J'ai préféré être pâtissier.

J'ai trouvé une place à quinze ans et demi. Je suis parti à Bayeux, comme pâtissier. Les deux premières années, on n' avait pas le droit à la farine de blé. Il fallait faire des gâteaux avec des patates, du manioc, de la farine de châtaigne. Il s'en faisait des gâteaux avec de la farine de blé mais c'était vendu en douce. Moi, j'étais apprenti, alors je faisais toute la saloperie : la vaisselle, nettoyer les plaques, tout ça, quoi. A part **abricoter** les tartes, je ne faisais pas grand-chose. C'est surtout la dernière année, quand on a pu retravailler avec la farine de blé, que j'ai appris et que je faisais attention à ce qu'il faisait. J'étais apprenti de 46 à 49, 3 ans. Beaucoup de mes cousins sont partis naviguer. Ceux qui étaient de mon âge ou un brun plus jeunes, ils ont navigué.

Je gagnais 400 francs par mois

Faut dire que moi je suis rentré apprenti. Ce que je gagnais par mois, eux, ils avaient ça à dépenser le dimanche pour s'amuser. Ce n'était pas pareil, je gagnais 400 francs par mois quand j'ai commencé (4 francs nouveau). J'y suis resté trois ans mais j'ai toujours été déclaré comme il faut.

Abricoter : enduire une tarte d'une fine couche de confiture d'abricots pour lui donner de la brillance.



A part abricoter les tartes, je ne faisais pas grand-chose



Les couches : (Toiles à couche) Toiles indispensables en boulangerie pour la fermentation et la pousse des pains. La toile est disposée en accordéon sur un plan horizontal de façon à ce que chaque creux de toile reçoive un pain.

Paul Thomines

C'était une petite boulangerie. Il y avait un ouvrier, il y avait papa puis quelque fois un apprenti. Dans le fournil, il y avait le pétrin. Il y avait **les couches** pour mettre le pain à pousser. Il y avait le four au bois ou au mazout, si on pouvait chauffer au mazout. C'était un vieux four en pierre. C'était plus embêtant quand il fonctionnait avec des fagots. Il fallait alors mettre directement les fagots à l'endroit où on mettait le pain puis il fallait enlever les braises. Alors là, on n'était pas blanc par la farine, on était plutôt noir. Je me rappelle papa avait l'habitude, il mettait tant de fagots la première fournée, mettons huit, après il diminuait parce que le four avait déjà pris de la chaleur. A chaque fournée il fallait réchauffer avec des fagots. Quand il n'y avait pas de lumière, il pétrissait à bras. Je ne l'ai fait qu'une fois. Il y avait une panne de courant quand j'avais pris… On a été plusieurs jours sans courant.

Ils payaient le pain toutes les semaines

Quand les bateaux commandaient d'avance, ça allait, on prévoyait. Mais quand ils ne commandaient pas, il fallait recommencer à faire un peu de pain, juste pour un bateau. Certains prenaient huit à dix pains de quatre livres. Ils payaient le pain toutes les semaines. Enfin, ce n'était pas moi qui m'en occupais, c'était ma femme. Mais à présent, ils embarquent beaucoup de petits pains. Ils mettent ça dans leur cale à glace. Ils les sortent à mesure et ils ont du pain plus frais

Il y avait trois boulangers en ce temps-là. Trois, l'été ça allait mais l'hiver ça faisait trop pour la population. A présent, il y en a moins mais il y a des grandes surfaces qui vendent du pain.

Je suis revenu en 49 après mon apprentissage et j'ai travaillé avec papa. Il y avait un ouvrier boulanger, moi je ne m'occupais que de la pâtisserie.

les brioches pour les baptêmes de bateaux

Je faisais toute la pâte à chou, les mokas, un peu de tout… Le Paris-Brest et les brioches pour les baptêmes de bateaux (voir encadré). Elles faisaient la longueur de la table. On avait de grandes plaques en tôle pour les faire. Il en fallait trois ou quatre par baptême. Après la guerre, il a fallu refaire les trois quarts de la flottille donc il y avait souvent des baptêmes. Car tous les nouveaux bateaux étaient baptisés et, même s'ils prenaient un bateau d'occasion, ils changeaient

Le baptême des bateaux

C'est une cérémonie religieuse qui consiste à bénir le bateau et son équipage. Le bateau est béni par le prêtre de la paroisse en présence du parrain et de la marraine du bateau, du maire, des autorités maritimes (administrateur, syndic) … Du sel et du blé bénits sont répandus sur le pont du navire. Le sel symbolise la conservation de l'équipage et le blé, la prospérité.
Ensuite, on procède à la distribution de la brioche bénite.

Les brioches pour les baptêmes de bateaux.



Paul Thomines

le nom et ils faisaient un baptême avec le nouveau nom. C'est en le voyant faire que j'ai appris. On avait l'habitude de faire les brioches.

En pâtisserie, on avait une bonne clientèle

J'ai remplacé papa en avril 65. On a commencé à acheter du matériel, parce que du temps des parents, il y en avait peu. Ce n'était pas moderne, on faisait tout à la main. Le matériel n'avait pas évolué. A part qu'on chauffait au mazout. On avait un brûleur. Le pétrin, le four, c'était toujours le même. Tous les ans, on modernisait. On a refait la boutique. J'ai changé de four. J'ai acheté une batteuse parce qu'avant je montais les œufs au fouet. J'ai bien monté trente-deux œufs pour faire une génoise. C'était un soulagement parce que le temps que la batteuse monte, moi je pouvais faire autre chose. Et puis, c'était moins fatiguant quand même.
En pâtisserie, on avait une bonne clientèle. On faisait plus que les parents. On faisait de tout. Les croques en bouche, c'est un truc que je n'aimais pas faire. Il fallait tout calculer pour arriver à l'heure. Les croque-en-bouche, si on les faisait le matin pour le soir, si le temps était humide ou orageux, ils se « cassaient la goule ». Je ne commençais à les faire que l'après-midi. Et puis après il fallait que j'aille les livrer. Quelquefois, j'en avais jusqu'à 10 heures du soir. Aujourd'hui, quand ils font des pièces montées, ils ont des socles, des plateaux. Ils font des gâteaux séparément qu'ils mettent sur chaque plateau. Il n'y a pas de problème. C'est bien plus simple. Avant, si on faisait une pièce montée en moka, quand on la montait, elle était droite mais si elle était dans une pièce à la chaleur, le beurre ramollissait. Alors la pièce montée, elle penchait. Je faisais le Paris-Brest il y avait cinq kilos de beurre, cinq kilos de praliné et quatre litres de crème pâtissière. C'est le gâteau qu'on vendait le plus. On faisait plus de croissants qu'à présent. Regardez, vous allez acheter un gâteau, un croissant, je trouve que c'est cher. Tout a augmenté mais en proportion, je trouve que les gâteaux sont chers. Les gens achetaient des gâteaux surtout le samedi et le dimanche ou l'été. Le dimanche, quand c'était fête, on avait des listes de commande. On a eu de bonnes années de 65 jusqu'en 75. Les gens restaient à Port. Ils achetaient tous à Port. Après, ils ont eu leur permis de conduire, ils allaient à Bayeux. Les Bretons nous ont fait travailler aussi quand ils sont arrivés dans les années 70. Le samedi, avant de repartir à la mer, c'était le dimanche pour eux.

Baptême de "La Grâce de Dieu" Septembre 1947





PAUL THOMINES

Pendant l'occupation, il y a eu du barbelé partout. On ne pouvait plus aller sur l'épi, on ne pouvait plus aller sur les digues. Parfois on pouvait aller à la pêche au rocher. Enfin, moi j'étais encore un brin jeune, mais papa y allait. Mais ce n'était pas souvent. Il y a des fois où les Allemands ne voulaient pas. Ça dépendait de comment ils étaient décidés. Ils avaient mis des murs en béton dans toutes les rues. Il y avait je ne sais combien de mètres cube de béton. Nous, on pouvait passer entre les barbelés et les murs pour aller au bout. Mais un camion ne pouvait pas. Une brouette, à la rigueur, aurait pu passer.

Je me rappelle la journée du Débarquement, enfin la nuit. Papa, comme il était boulanger, il fallait qu'il travaille la nuit et ça ne faisait que de bombarder sur le Bouffay. Il ne faisait que monter et descendre. Il n'avait même pas mis de pain et de pétrin en route parce que ça canardait dur. Et puis, le matin, au point du jour, il ouvre la fenêtre et il me dit : « Il y a une quarantaine de bateaux derrières les jetées ». J'ai dit : « Merde, les Anglais vont venir bombarder. » Parce que je croyais que c'était des bateaux allemands. Mais non, c'était le Débarquement. J'ai regardé par la fenêtre et j'ai vu que c'était plein de bateaux.

A 6 heures du matin, ça s'est mis à canarder

Puis à 6 heures du matin, alors là, ça s'est mis à canarder. Alors on est allé dans la cave à farine, dans la cour. Et juste comme on rentrait dans la cave, il y a un obus qui est tombé sur l'épicerie d'à côté. On est rentré dans la cave. Tous les sacs volaient. Et puis on a attendu là, jusqu' à 2 heures. A 2 heures, il y a eu l'accalmie. Alors, on est parti et en passant par le Douet, il y avait la mère

Richard qui était là, une personne âgée, ils étaient vingt-quatre dans la pièce. On s'est arrêté là puisqu'on connaissait les gens. On n'a pas été plus loin. On a attendu les deux jours, là. C'était le mardi et le mercredi soir. Il paraît qu'il y avait des Anglais dans port. Moi, je ne les ai vu que le jeudi matin. On est allé voir. Ils remontaient la rue des écoles, la rue Nationale, avec les Allemands prisonniers dans le milieu. Alors, pour nous c'était fini. On était bien content de voir les Anglais. Ils prenaient des renseignements. Les tickets ont duré jusqu'à ce que j'aille en place à Bayeux.



Port-en-Bessin après guerre.

